

d'autres propriétés des éléments déplacés que celles qui sont déterminées par des principes indépendants régissant les représentations.

Les relations de liage effectives dans lesquelles entrent les traces nous ont conduit à rejeter la notion de coindexation sous mouvement, ou de relation dérivationnelle maintenue, comme inadéquate. A la base de la théorie du X-liage se trouve, comme je pense l'avoir montré, la notion de « lieu potentiel ».

C.N.R.S., Paris.

PIERRE PICA

DE QUELQUES IMPLICATIONS THÉORIQUES  
DE L'ÉTUDE DES RELATIONS A LONGUE DISTANCE\*

*« ça arrive parfois  
quand la neige a fondu  
que tout ce qu'elle cachait  
apparaît et l'âme est visible »*

(Inger Christensen,  
*Alphabet*, page 99)

1. Introduction

Depuis les années soixante-dix environ, la majeure partie des travaux de syntaxe générative ont été consacrés à l'étude de contraintes de localité portant sur les relations anaphoriques qu'entretiennent des éléments qui ne sont pas contigus dans la séquence linguistique.

Cette recherche a abouti à la découverte de plusieurs conditions de localité dont les plus connues sont la Condition du Sujet Spécifié (SSC) et la Condition des Phrases à Temps fini (TSC) (cf. Chomsky (1973), (1977), (1980a)). Ces travaux ont d'autre part permis une meilleure connaissance des types de relations qui sont soumis à ce genre de contraintes.

On sait par exemple, depuis les travaux de Rizzi (1980),

\* Nous désirons remercier ici A. Delaveau, V. Deprez et plus particulièrement R. Carter sans l'aide desquels ce texte n'aurait pu voir le jour.

Le lecteur trouvera ici un certain nombre d'exemples qui ne sont pas issus de notre domaine d'étude traditionnel que constituent depuis quelque temps le français et les langues scandinaves.

Le but visé était cependant modeste: Il s'agissait de montrer comment l'observation de certains phénomènes dans des langues aussi diverses que le japonais, le kannada ou le turc, et l'examen des analyses théoriques proposées, pouvaient aboutir, sans que l'on prétende accéder à une connaissance complète de la syntaxe de ces langues, à une meilleure compréhension et parfois même à une nouvelle perception de certains faits issus du français ou de l'anglais.

que la trace laissée par le déplacement d'un mot *Qu* (ou, plus exactement, la relation anaphorique qu'entretient ce type de catégorie vide avec son antécédent) n'est pas sensible à SSC, contrairement aux traces laissées par le déplacement d'un syntagme nominal. Ce phénomène est illustré, en français, par le contraste entre (1) et (2a) (dérivée de (2b)) :

- (1) Voilà une liste de gens à qui<sub>i</sub> on n'a pas encore trouvé quoi dire e<sub>i</sub><sup>1</sup>  
 (2) a. \*Une fée<sub>i</sub> lui<sub>j</sub> semblait PRO<sub>j</sub> aimer e<sub>i</sub>  
 b. Il lui<sub>j</sub> semblait PRO<sub>j</sub> aimer une fée

Ainsi, on considère généralement aujourd'hui que la trace d'un mouvement de *Qu* est interprétée comme un élément référentiel, une *variable*. Celle-ci se comporte comme un nom, alors que la trace d'un mouvement de SN se comporte comme un élément dépourvu de contenu référentiel intrinsèque, une *anaphore*.

Cette direction de recherche a permis par ailleurs la découverte d'une nouvelle contrainte: le Principe des Catégories Vides. Anaphores et variables se comportent de façon identique par rapport à ce principe (cf. la préface de ce volume) dont nous avons suggéré par ailleurs qu'il doit être reformulé de façon à s'appliquer à certaines catégories pleines (lexicalement réalisées) (cf. le contenu de la note 11 ci-dessous).

La distinction entre variable et anaphore vide s'est par ailleurs vue étayée par une caractérisation indépendante des deux types de catégories dans les termes de la théorie des rôles thématiques (cf. Chomsky (1981)) : une variable porte un rôle thématique alors qu'une anaphore vide n'a pas de contenu référentiel intrinsèque et ne porte pas, en elle-même, de rôle thématique propre.

Nous avons montré (Pica (1984 c)) que ceci revient à dire qu'une catégorie vide dépourvue de rôle thématique est une anaphore et que celle-ci doit être associée à une position argumentale de façon à être interprétée...<sup>2</sup>

1. Il convient de remarquer que le passage dans COMP du mot *Qu* ne peut être invoqué en (1) où la position COMP de la phrase enchâssée est occupée par le mot *Qu, quoi*.

2. On exclut bien sûr de cette discussion le cas des catégories vides qui sont nécessairement non thématiques en raison de la sémantique du prédicat comme par exemple la position sujet de *pleuvoir* ou de *sembler que S* dans des langues comme l'italien. La catégorie vide sujet qui est dans ces cas dépourvue de rôle thématique ne peut être ici analysée comme une anaphore (cf. sur ce point Pica (en préparation c)).

— *Plan et définitions*

Nous formulerons ici une théorie du liage où SSC et TSC jouent un rôle crucial et s'appliquent à deux types d'anaphores distincts.

Ces deux types d'éléments seront respectivement définis aux paragraphes 2 et 3 d'un côté, et 4 de l'autre. Nous développerons enfin une formulation de cette théorie, qui fait largement appel à la notion de position c-argumentale que nous définissons ci-dessous. Les contraintes de localité définies par SSC et TSC s'y articulent avec deux contraintes structurales définies en termes de chemins, qui constituent, selon nous, une sous-partie indépendante de la théorie du liage.

Nous adopterons les définitions suivantes :

Est une *position argumentale*, toute position (sujet, objet, objet indirect, etc.) à laquelle un rôle thématique *peut* être assigné en structure profonde. (Une position argumentale peut ne pas recevoir de rôle thématique comme c'est le cas de la position sujet des verbes météorologiques par exemple.)

Nous considérerons d'autre part que certaines positions périphériques accentuées peuvent être analysées comme des positions argumentales (cf. l'analyse du contraste entre (9) et (10) ci-dessous).

Est une *position thématique*, toute position (argumentale) à laquelle est assigné un rôle thématique en structure profonde.

Il peut arriver qu'en structure de surface une position thématique ne porte plus directement de rôle thématique et que celle-ci doive être associée à une autre position argumentale de façon à pouvoir être interprétée. C'est le cas de la position objet du passif par exemple. Nous considérerons tout le long du texte que la trace d'un mouvement de syntagme nominal ne porte pas de rôle thématique en elle-même, mais plutôt que le rôle thématique est porté par la chaîne que cette trace constitue avec son antécédent.

Nous appellerons, d'autre part, *c-argumentale*, toute position argumentale (et thématique) qui est directement associée à un argument en structure de surface : en nos termes la position objet du passif par exemple est une position thématique et argumentale mais, n'est pas une position c-argumentale en ce qu'elle n'est pas directement associée à un argument. Une position qui ne porte pas, en elle-même, de rôle thématique est donc une position qui n'est pas c-argumentale.

## 2. Vers une meilleure compréhension de la notion d'anaphore

Si l'on peut dire qu'une catégorie vide dépourvue de rôle thématique est une anaphore, la notion d'anaphore semble de prime abord plus difficile à cerner, en termes de rôles thématiques, quand elle est appliquée à certaines unités lexicales comme *l'un l'autre* ou *lui-même*, par exemple. En effet, bien qu'apparemment pourvues d'un rôle thématique, ces dernières ont un comportement parallèle à celui des anaphores vides à l'égard de SSC et TSC. Ce point est illustré par le parallélisme entre les exemples (3) et (4) d'un côté et (2) de l'autre :

(3) \* Ils<sub>i</sub> pensent que les gens disaient du bien les uns des autres<sub>i</sub>

(4) \* Il<sub>i</sub> dit que Marie pensait surtout à lui-même<sub>i</sub>

La relation de *les uns les autres* avec *ils*, par exemple, est bloquée par la présence du sujet spécifié *les gens* en (3) tout comme la relation entre la catégorie vide  $e_i$  et *fée* est exclue par la présence de PRO en (2a).

Nous avons cependant montré (cf. Pica (1984a), (1984b), (1984c)) qu'il est possible de contourner cette difficulté apparente si l'on étend cette caractérisation des catégories vides en termes de rôles thématiques aux catégories pleines (lexicalement réalisées). Cela est possible si l'on considère que c'est *l'un* et non *l'un l'autre* et *-même* et non *lui-même* qui sont des anaphores en (3) et (4).

L'hypothèse selon laquelle un élément « dépendant » dépourvu de rôle thématique est une anaphore au sens de Chomsky peut en effet être étendue de façon naturelle à *l'un* et *-même* car ces éléments sont directement engendrés dans des positions non-thématiques.

Cette façon de voir les choses revient à dire que le comportement de ce type d'anaphore découle des principes généraux de la grammaire et n'est pas directement lié à la stipulation d'un trait dans le lexique. Ceci est d'autant plus vraisemblable que *l'un* ne se comporte pas toujours comme une anaphore. Tout d'abord, on peut voir que *l'un* n'est pas soumis à SSC lorsqu'il est engendré dans une position argumentale (thématique) comme l'illustre l'exemple (5) où *l'un* est gouverné par la préposition *de* et reçoit sans doute un des rôles thématiques associé à *amour* :

(5) Ils<sub>i</sub> disaient que Marie savait que l'amour de l'un<sub>i</sub> pour l'autre était connu.

*L'un* peut d'autre part renvoyer à un antécédent dans le discours quand il occupe une position argumentale comme le montre clairement la grammaticalité de (6) :

(6) L'amour de l'un<sub>x</sub> pour l'autre était connu.

On notera enfin que *l'un* n'est pas soumis à la contrainte de c-commande lorsqu'il est engendré dans une position argumentale comme l'illustre le contraste entre (7) et (8) ci-dessous :

(7) \* Le frère de mes amis<sub>i</sub> dit du bien l'un<sub>i</sub> de l'autre

(8) Le frère de mes amis<sub>i</sub> savait que l'amour de l'un<sub>i</sub> pour l'autre était connu.

*L'un* en (7) ne peut renvoyer à *amis* qui est enchâssé à l'intérieur du syntagme nominal, car *l'un* est ici une *anaphore*, contrairement à ce que l'on observe en (8) où *l'un* est engendré dans une position argumentale et se comporte comme une sorte de pronom.

De même, il n'est pas surprenant, de notre point de vue, qu'un pronom (au sens traditionnel de ce terme) se comporte comme une anaphore lorsqu'il est directement engendré dans une position non-argumentale comme l'illustre le contraste entre (9) et (10) noté par Ronat (1979) :

(9) \* Il<sub>i</sub> voudrait qu'il pleuve lui<sub>i</sub> toute l'année

(10) Il<sub>i</sub> voudrait qu'il pleuve, lui<sub>i</sub>, toute l'année

Ronat note que la relation entre le pronom « distinctif » (non accentué) et son antécédent est soumise à SSC en (9) contrairement à celle qui lie le pronom « topique » (accentué) à son antécédent en (10).

Nous considérerons que *lui* est une anaphore en (9) où il est directement engendré dans une position non thématique. Ceci n'est cependant pas le cas du pronom « topique » en (10) qui est dans une position thématique (référentielle) « périphérique » comme le confirme le fait qu'il peut être remplacé par un nom<sup>3</sup>.

On sait que, le plus souvent, une position à laquelle n'est pas directement associé un rôle thématique, est une position non argumentale (une position non fonctionnelle).

3. Pour d'autres arguments en faveur de la thèse selon laquelle la position périphérique dans laquelle est engendré *lui* en (8), est une position argumentale référentielle, on se reportera à Pica (en préparation c).

Il existe cependant des cas où l'on observe une non adéquation entre les propriétés de l'élément observé et les propriétés de la position dans laquelle il se trouve. Ceci est en fait vrai de toutes les catégories vides qui sont des anaphores. Les anaphores vides, comme toutes les catégories vides, doivent être proprement gouvernées (cf. la préface de ce volume) et ceci revient à dire qu'elles ne peuvent apparaître que dans des positions argumentales :

Les positions dans lesquelles apparaissent des anaphores vides sont par ailleurs des positions thématiques mais celles-ci ne portent pas, à proprement parler, de rôle thématique.

Il semble donc bien que certains processus tels que la formation d'une chaîne argumentale (intervenant dans le passif, la cliticisation et la montée du sujet) peuvent empêcher une position thématique d'être directement associée à un argument. En d'autres termes, ces processus modifient le caractère « c-argumental » d'une position thématique.

Ces procédés peuvent par là même « anaphoriser », c'est-à-dire, transformer en anaphore, une catégorie vide en ce que la catégorie vide ne sera plus *directement* associée à un rôle thématique.

On s'aperçoit alors que le parallélisme entre anaphores lexicales d'un côté et anaphores vides de l'autre, tel qu'il est présupposé par l'ensemble des travaux en grammaire générative, est en quelque sorte trompeur.

Une anaphore lexicale est, selon nous, dans le cas général, engendrée dans une position non argumentale alors qu'une anaphore vide doit, comme toutes les catégories vides, être engendrée dans une position argumentale.

Le point commun entre anaphores vides et anaphores lexicales est plutôt, en nos termes, que ni les unes ni les autres ne sont directement associées à un rôle thématique (ni aucune des deux n'est directement engendrée dans une position c-argumentale).

Notre façon de voir les choses n'exclut cependant pas la possibilité qu'une anaphore *lexicale* (par exemple le *self* de *himself*) puisse apparaître dans une position *argumentale* dont le caractère « c-argumental » aurait été modifié par un processus morphologique que l'on peut rapprocher de ceux auxquels il a été fait allusion ci-dessus.

Il semble que l'on puisse observer ce phénomène en Kannada, une langue dravidienne. Soient les exemples suivants empruntés à Amritavalli (1983) :

- (11) Ramu barfigal-annu baccittanu  
(Ramu bonbons-acc vole)  
(Ramu vole les bonbons)
- (12) Ramu baccittu-kond-anu  
(Ramu vole-kond)  
(Ramu vole)

Amritavalli suggère que l'élément *kond* permet de transformer un verbe transitif en un verbe intransitif. Nous préférons dire que l'élément *kond*, qui est une sorte de clitique, permet de modifier la structure argumentale du verbe en « absorbant » en quelque sorte, le rôle thématique donné à l'objet.

Amritavalli remarque que le même élément permet d'« anaphoriser » un pronom comme l'illustre le contraste entre (13) et (14) :

- (13)\* Avanu<sub>i</sub> avannu<sub>i</sub> hodeda  
(Il<sub>i</sub> le<sub>i</sub>-acc cogne)  
(Il se cogne)
- (14) Avanu<sub>i</sub> avannu<sub>i</sub> hodedu-konda  
(Il<sub>i</sub> le<sub>i</sub>-acc cogne-kond)  
(Il se cogne)

Amritavalli note que le pronom *avannu* doit être libre dans sa catégorie gouvernante en (13) conformément au principe (B) de la théorie du liage de Chomsky (cf. la préface de ce volume). Le même pronom se comporte cependant comme une anaphore (il doit être lié dans sa catégorie gouvernante) en (14) où le verbe est modifié par l'élément *kond*.

Ces faits s'intègrent facilement dans le cadre de notre théorie où l'on considérera que tout élément « dépendant », auquel n'est pas directement associé de rôle thématique, se comporte comme une anaphore<sup>4</sup> : l'élément *kond* « absorbe » le rôle thématique qui devrait être assigné au pronom accusatif *avannu* en (14) tout comme il « absorbe » le rôle thématique qui devrait être donné à un syntagme nominal objet en (12). Le pronom se comporte donc comme une anaphore en (14), en Kannada, essentiellement pour les mêmes raisons

4. Il suit de cette façon de voir les choses que l'élément PRO n'est pas, en nos termes, une anaphore, lorsqu'il porte directement un rôle thématique. Ceci nous semble confirmé par le fait que PRO n'est pas soumis à SSC en anglais comme l'illustre l'exemple ci-dessous emprunté à Chomsky (1981) :

(i) They<sub>i</sub> thought that I said that PRO<sub>i</sub> to feed each other would be difficult  
(Ils pensaient que j'avais dit que PRO se nourrir l'un l'autre serait difficile)

qui font que le pronom *lui* se comporte comme une anaphore en (9). Dans notre terminologie, *avannu* est dans une position thématique qui n'est pas une position c-argumentale, c'est-à-dire, dans une position à laquelle n'est pas directement associé un rôle thématique.

### 3. Du caractère non complémentaire de la distribution des anaphores et des pronoms

On a vu, au paragraphe précédent, qu'un pronom auquel n'était pas directement associé un rôle thématique, fonctionnait comme une anaphore.

L'ensemble des travaux effectués dans le cadre de la grammaire générative depuis les années soixante-dix environ ont cependant tenu pour exacte la thèse selon laquelle *pronoms* et *anaphores* se comportaient de façon tout à fait distincte.

On considère en effet généralement que pronoms et anaphores (dans le sens traditionnel du terme) entrent en distribution complémentaire comme semble l'illustrer le contraste entre (15) et (16). Le pronom doit être libre dans sa catégorie gouvernante (la phrase) en (15) alors que l'anaphore doit obligatoirement être liée dans ce même domaine en (16) :

(15) \*He<sub>i</sub> saw him<sub>i</sub>  
(Il a vu lui)

(16) He<sub>i</sub> saw himself<sub>i</sub>  
(Il a vu lui-même)

La thèse selon laquelle pronoms et anaphores sont toujours en distribution complémentaire se trouve cependant infirmée par un certain nombre de contre-exemples bien connus comme l'illustrent les phrases anglaises ci-dessous empruntées à Manzini (1983) :

(17) The boys<sub>i</sub> thought that their<sub>i</sub> pictures were on sale  
(Les garçons pensaient que leurs portraits étaient en vente)

(18) The boys<sub>i</sub> thought that each other<sub>i</sub>'s pictures were on sale  
(Les garçons pensaient que les portraits l'un de l'autre étaient en vente)

Manzini (Op. cit.) propose une reformulation de la théorie du liage qui revient à dire que le pronom *their* et l'anaphore *each other* (en nos termes *each*) n'ont pas de catégorie gouvernante en (17) et (18). Selon Manzini dont nous ne développerons pas le détail de l'argumentation ici, une anaphore enchâssée à l'intérieur d'un syntagme nominal sujet,

comme dans (18) ne tombe pas sous le coup de la théorie du liage mais relève plutôt de la théorie du contrôle qui détermine l'interprétation de l'élément vide PRO (cf. la préface de ce volume).

Manzini soutient d'autre part qu'un pronom n'est soumis à aucune contrainte sur le liage lorsqu'il est engendré dans une position similaire à celle de l'anaphore en (18), comme c'est le cas en (17).

La thèse développée par Manzini n'est pas sans intérêt en ce qu'elle permet d'exprimer le fait que pronoms et anaphores ne sont pas en distribution complémentaire dans des contextes tels que ceux illustrés en (17) et en (18). L'analyse de Manzini permet d'autre part d'exprimer le fait que certaines anaphores comme *soi* semblent pouvoir être interprétées de façon générique, « arbitraire », c'est-à-dire, semblent ne pas devoir renvoyer à un antécédent particulier.

Cette dernière interprétation est justement possible dans des contextes où l'élément PRO peut être interprété de façon arbitraire, c'est-à-dire lorsqu'il est engendré dans un syntagme nominal sujet. Ce fait, qui rappelle certaines observations faites par Giorgi (1983) à propos de l'anaphore *proprio* en italien, suggère que PRO et *soi* pourraient être soumis à un principe d'interprétation commun dans des phrases telles que (19) et (20) :

(19) Paul pense que PRO<sub>arb</sub> écrire est un art difficile

(20) Paul pense qu'un reportage sur soi<sub>x</sub> est toujours une expérience difficile

La thèse selon laquelle le comportement de l'anaphore *each other* (ou *each*) n'est pas régi par la théorie du liage dans des phrases comme (18) (où l'anaphore est enchâssée à l'intérieur d'un SN sujet) est cependant infirmée par les exemples (21) et (22). Ces derniers montrent respectivement que l'anaphore reste soumise à SSC et au principe de c-commande quand elle est engendrée dans une position équivalente à celle de l'anaphore en (18) :

(21) \*John and Mary<sub>i</sub> thought that Bill announced that each other's<sub>i</sub> pictures would be on sale  
(Jean et Marie pensaient que Bill avait annoncé que les portraits l'un de l'autre seraient en vente)

(22) \*John and Mary's<sub>i</sub> father thought that each other's<sub>i</sub> pictures would be on sale  
(Le père de Jean et Marie pensait que les portraits l'un de l'autre seraient en vente)

Manzini (Op. cit.) note par ailleurs que pronoms et anaphores (au sens traditionnel) ne sont pas en distribution complémentaire dans des constructions plus simples comme celles illustrées en (23) et (24) ci-dessous :

(23) The boys<sub>i</sub> saw their<sub>i</sub> pictures  
(Les garçons ont vu leurs portraits)

(24) The boys<sub>i</sub> saw each other's<sub>i</sub> pictures  
(Les garçons ont vu les portraits l'un de l'autre)

La théorie de Manzini aboutit à dire qu'un pronom enchâssé dans un syntagme nominal objet ne tombe pas sous le coup de la théorie du liage et peut renvoyer librement à n'importe quel antécédent. Cette thèse est cependant infirmée par le contraste suivant, en danois standard, que nous avons analysé dans le détail, dans Pica (1984b) :

(25) \*Han<sub>i</sub> elsker hans<sub>i</sub> kone  
(Il aime sa femme)

(26) Han<sub>i</sub> elsker sin<sub>i</sub> kone  
(Il aime sa (propre) femme)

L'exemple (25) montre que le pronom ne peut être lié dans sa catégorie gouvernante (la phrase) contrairement au possessif-anaphore *sin* (son/sa propre) qui ne peut renvoyer à un antécédent extérieur à sa phrase en (26).

Nous avons proposé que l'on peut rendre compte de ces faits dans le cadre d'une théorie dans laquelle le principe (B) n'existe pas. L'agrammaticalité de (25) dérive alors du principe selon lequel on doit éviter un pronom autant que faire se peut (cf. la préface de ce volume), que nous interprétons de la façon suivante :

Un pronom  $\alpha$  ne doit être libre dans sa catégorie gouvernante  $\gamma$  que si, et seulement si, il existe une anaphore  $\beta$  (de même sens) pouvant être employée à la place de  $\alpha$  dans  $\gamma$ .

Ainsi, le pronom peut ou non être lié dans sa catégorie gouvernante en (27), en danois standard qui ne possède pas d'anaphore correspondant à *sin* à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel :

(27) De<sub>i</sub> elsker deres<sub>i</sub> kone  
(Ils aiment leurs femmes)

Selon cette analyse, la grammaticalité de (23) en anglais, qui ne possède pas de pronom possessif anaphore, peut être ramenée à celle de (27) en danois.

Nous avons montré (cf. Pica (1984b)) que la même analyse peut être étendue à des phrases comme (28) en français

où le pronom *lui* est lié dans sa catégorie gouvernante :

(28) Jean<sub>i</sub> doute de lui<sub>i</sub>

La grammaticalité de (28) est, en nos termes, liée à l'agrammaticalité de (29) en français contemporain :

(29) \*Jean<sub>i</sub> doute de soi<sub>i</sub>

L'agrammaticalité de (29) n'est donc pas, selon nous, liée à la théorie du liage proprement dite mais découle plutôt des conditions générales qui régissent l'emploi de *soi* en français. On se reportera sur ce point, qui est étayé par le contraste entre (29) et (30), à la théorie développée dans Pica (1984b) et à notre analyse de l'exemple (40) ci-dessous<sup>5</sup>.

(30) Chacun<sub>i</sub> doute de soi<sub>i</sub>

#### 4. Vers une caractérisation de deux types distincts d'anaphores »

Nous avons montré, dans une série d'articles récents, que l'analyse du liage « à longue distance » de l'anaphore *each other* (en nos termes *each*), dans des phrases telles que (18) où *each other* n'est pas dans la même proposition que son antécédent, pouvait être éclairée par l'analyse d'une classe d'éléments qui semblent se comporter de façon marquée par rapport aux principes de la grammaire chomskienne. Il s'agit d'éléments non pronominaux comme le réfléchi *sig* dans les langues scandinaves, dont on sait qu'ils ne peuvent, dans le cas général, renvoyer à un antécédent dans le discours, et qu'ils n'ont pas de contenu référentiel autonome bien qu'ils portent directement un rôle thématique.

L'étude de ce type de réfléchis est d'autant plus intéressante qu'ils semblent violer SSC et TSC comme l'illustre l'exemple islandais suivant :

(31) Jon<sub>i</sub> segir að María elski sig<sub>i</sub>  
(Jean dit que Marie aime (SUBJ.) soi)

Il existe cependant de bonnes raisons de penser que des éléments comme le réfléchi *sig* appartiennent, d'un certain point de vue, à la même classe que des éléments comme

5. On trouvera cependant une reformulation de l'axiome (B) sur les pronoms qui est compatible avec les faits illustrés par les exemples (23)-(30) dans Pica (en préparation c).

*each* ou *self* en anglais. Cette hypothèse est confirmée par le fait que tous ces éléments, à la différence des éléments pronominaux par exemple, ne peuvent entrer en relation anaphorique avec un antécédent dans le discours et sont tous soumis à la contrainte qui interdit à une « anaphore » (dans un sens de ce terme que nous précisons ci-dessous) d'entrer en relation avec deux antécédents séparés (dans un contexte local).

Ce dernier point est par exemple illustré par le paradigme suivant :

(32) \*Larsen<sub>i</sub> betragter Jørgen<sub>j</sub> som farlig for sig<sub>i,j</sub> (Danois)  
(Larsen considère Georges comme dangereux pour soi (eux))

(33) \*Larsen<sub>i</sub> talks to Mary<sub>j</sub> about themselves<sub>i,j</sub>  
(Larsen a parlé à Marie d'eux-mêmes)

Nous avons donc défini (cf. Pica (1984a)) une nouvelle classe d'éléments linguistiques, celle des ANAPHORES, comprenant à la fois a) l'ensemble des éléments soumis à SSC (que nous appellerons désormais les anaphores-S) et, b) les pronoms réfléchis du type *sig* ou *soi* dont nous verrons ci-dessous qu'ils sont soumis à TSC (ensemble que nous appellerons les anaphores-T). L'ensemble des anaphores-S englobe en gros les anaphores étudiées au § 2 ci-dessus.

L'existence d'une classe d'anaphores soumises à TSC est plausible si l'on admet que les temps du mode subjonctif ne sont pas pertinents pour cette contrainte.

Ce dernier point est étayé par le contraste entre (31) (où la phrase enchâssée est au subjonctif) et (34), où la phrase enchâssée est à l'indicatif; (34) est, en nos termes, exclue par TSC.

(34) \*Jon<sub>i</sub> veit ad Maria elskar sig<sub>i</sub>  
(Jean sait que Marie aime (IND.) soi)

Le fait que *sig* soit précisément sensible à TSC est aussi illustré par le contraste entre (34), en islandais, et (35) et (36), en danois (et leurs équivalents en islandais), où le réfléchi *sig* peut renvoyer au sujet de la phrase matrice (l'équivalent de (31) n'existe pas en danois puisqu'il n'y a pas de mode subjonctif dans cette langue). Comme le prédit notre hypothèse selon laquelle *sig* est soumis à TSC, le réfléchi, qui est enchâssé dans une petite proposition (small clause) en (35), et, à l'intérieur d'une phrase infinitive dont le sujet est PRO en (36), n'est pas soumis à une contrainte de localité particulière dans ces deux phrases :

(35) Larsen<sub>i</sub> betragter Jørgen som farlig for sig<sub>i</sub>  
(Larsen considère Georges comme dangereux pour soi)

(36) Larsen<sub>i</sub> så Jørgen<sub>j</sub> PRO<sub>j</sub> fotografere sig<sub>i</sub><sup>6</sup>  
(Larsen a vu George photographier soi)

Le fait que le subjonctif n'est pas pertinent vis-à-vis de la contrainte des phrases à temps fini (TSC) peut être compris si l'on considère que seul un mode qui possède une série complète de temps relatifs (au sens de Benveniste) peut présenter à un temps pertinent au regard de TSC (cf. Pica (1984c) sur ce point).

On pourrait également supposer que la flexion du mode subjonctif possède des propriétés particulières. Cette hypothèse rappelle en partie l'analyse faite par Pollock (dans ce volume) des phrases du type (37) où le sujet de la phrase enchâssée semble avoir été déplacé vers la droite avant d'être déplacé dans le Comp de la phrase matrice, par mouvement de *Qu* :

(37) ?De quelles histoires<sub>j</sub> aurais-tu aimé que Pro<sub>i</sub> soit fait mention e<sub>j</sub>

Pollock suggère qu'une catégorie vide explétive de type Pro est insérée en (37) qui contraste avec (38) dont le mode de la phrase enchâssée est l'indicatif :

(38) \*De quelles histoires<sub>j</sub> aurais-tu dit que Pro<sub>i</sub> est fait mention e<sub>j</sub>

Si cette analyse va dans la bonne direction, elle suggère que la flexion du subjonctif est en français dotée de propriétés particulières qui rendent possible l'insertion de l'élément Pro<sup>7</sup>.

Il est intéressant de remarquer (cf. Pica (1984c)) que le subjonctif français permet des constructions équivalentes à celle illustrée par (31) en islandais lorsque les conditions

6. Pronoms et anaphores ne sont pas vraiment en distribution complémentaire dans ce type de phrase comme l'illustre la grammaticalité de (i) qui a le même sens que (35) dans le texte.

(i) Larsen<sub>i</sub> betragter Jørgen som farlig for ham<sub>j</sub>  
(Larsen considère Georges comme dangereux pour lui)

On se reportera, sur ce point, à Pica (1984b).

7. Cette analyse soulève cependant certains problèmes comme l'illustre le contraste entre (i) et (ii) qui montre que le liage à longue distance du réfléchi *soi* reste possible dans des contextes où le déplacement du SN sujet sur la gauche est impossible :

(i) \*De quelles histoires<sub>j</sub> crois-tu que PRO<sub>i</sub> soit fait mention e<sub>j</sub>

(ii) Croit-on<sub>j</sub> toujours que les gens disent du bien de soi<sub>i</sub> ?

Nous reviendrons sur ce point dans Pica (en préparation c).

générales relatives à l'emploi de *soi* sont respectées. Ce dernier point est illustré en (39) :

- (39) On<sub>i</sub> souhaiterait toujours que les gens disent (SUBJ.) du bien de soi<sub>i</sub>

Notre approche revient en fait à dire que l'agrammaticalité de (40), qui contraste avec (39), n'est pas liée à SSC :

- (40) \*On<sub>i</sub> souhaiterait toujours que Paul dise (SUBJ.) du bien de soi<sub>i</sub>.

Pour nous, ce qui rend (40) agrammatical, c'est la violation de l'emploi, propre au français, du réfléchi *soi*, qui ne peut être employé que dans des contextes génériques (*Paul* renvoie à un individu spécifique).

On a souvent confondu les effets de ce type qui peuvent entraîner certaines restrictions sur le type d'antécédent approprié à telle ou telle anaphore avec les effets de la théorie du liage proprement dite.

Notre analyse prédit par ailleurs que *soi* n'est soumis à aucune contrainte d'opacité dans les syntagmes nominaux (qui ne possèdent pas l'élément FLEXION), et ce phénomène nous semble pouvoir être illustré par (41) qui contraste avec (42) (cf. sur ce point Pica (1984b)) :

- (41) On<sub>i</sub> reconnaît toujours l'affection de l'autre<sub>x</sub> pour soi<sub>i</sub>  
 (42) \*Ils<sub>i</sub> reconnaissent l'affection de l'autre<sub>x</sub> l'un pour l'autre<sub>i</sub>

Tout ceci suggère que c'est l'élément FLEXION qui joue un rôle vis-à-vis de TSC et que la flexion du subjonctif n'est pas pertinente pour les mécanismes mis en jeu par cette contrainte.

Ce dernier point est lui-même étayé par le fait que le liage à longue distance d'un réfléchi du type *sig* est toujours possible, quel que soit le temps de la phrase enchâssé à l'intérieur de laquelle se trouve le réfléchi, dans des langues dont les verbes n'ont pas le même système de flexion que celui des langues indo-européennes que nous connaissons<sup>8</sup>.

Ce phénomène qui se manifeste dans un certain nombre

8. La flexion semble pouvoir être considérée comme pauvre dans ces langues (cf. sur ce point Pica (en préparation c)).

Pour une analyse des anaphores en malayalam, on pourra se reporter à Mohanan (1982) cité par Yang (Op. cit. page 184, exemple (75)).

L'analyse du comportement des anaphores en chinois, dont les verbes ne sont pas fléchis, pose d'autre part des problèmes particuliers qui sont abordés dans Pica (en préparation c).

de langues (telles que le coréen, le japonais, le kannada, le malayalam, peut être illustré par l'exemple japonais suivant emprunté à Yang (1983) :

- (43) John<sub>i</sub> wa [Bill ga [Mary no zibun<sub>i</sub> ni taisuru taito] o  
 (Jean TOP Bill NOM Marie Gen. soi-Dat. envers attitude-Acc.  
 hinansita to] omotte iru  
 critique-Comp pense  
 [Jean<sub>i</sub> pense que Bill a critiqué l'attitude de Marie envers soi]

L'anaphore *zibun*, qui est, en nos termes, directement engendrée dans une position c-argumentale, peut renvoyer à n'importe quel antécédent en (43). Ceci est conforme à notre hypothèse selon laquelle ce type d'élément, qui est sensible à TSC, n'est soumis à aucune contrainte de localité en japonais où la flexion n'est pas pertinente vis-à-vis des mécanismes mis en jeu par TSC.

Notre approche n'exclut pas cependant certaines variations paramétriques. Un cas très clair de paramétrisation peut être illustré par le turc où c'est apparemment l'élément ACCORD qui définit le domaine de liage des anaphores-S.

Cet élément semble jouer le même rôle en turc qu'un SN sujet spécifié dans les autres langues : l'extraction par dessus un sujet, d'un syntagme nominal enchâssé dans une phrase non finie, devient possible en turc, ce qui n'est pas le cas en anglais. (On se reportera sur ce point aux exemples (41) et (42) de Georges et Kornfilt (1981), qui donnent une analyse de ces exemples fondée sur la croyance que SSC et TSC s'appliquent toujours au même type d'éléments.)

Notre analyse revient à dire que le système des ANAPHORES dans les langues où certains réfléchis semblent violer TSC et SSC (comme cela peut être observé dans certaines langues scandinaves, dans certaines langues d'Asie et... dans certaines langues romanes comme le français, par exemple) n'est pas vraiment différent de celui de l'anglais où toutes les ANAPHORES semblent respecter SSC. En nos termes, ce qui distingue les deux types de langues, c'est le fait de posséder ou de ne pas posséder (le cas de l'anglais) une ou plusieurs anaphores-T. Ceci est d'autant plus vraisemblable que le comportement de ce dernier type d'ANAPHORE qui, en nos termes, possède un rôle thématique, ne semble pas pouvoir être dérivé des principes généraux de la grammaire. L'identification d'une anaphore-T est plutôt liée à la présence d'un trait [+ ANAPHORE] dans le lexique et l'on s'attend donc à ce que l'existence ou non de ce type

d'ANAPHORE soit soumis à un grand nombre de variations selon les langues<sup>9</sup>.

Notre analyse rend d'autre part directement compte du contraste, noté plus haut au § 3, entre (18) d'un côté, où aucun sujet spécifié ne peut bloquer la relation de l'anaphore avec son antécédent, et (21) qui est bloqué par SSC. Elle prédit par ailleurs que le comportement d'une ANAPHORE engendrée dans une position qui n'est pas, en nos termes, c-argumentale, sera le même dans toutes les langues (qu'une langue possède une anaphore-T ou non).

Ce point peut par exemple être illustré par le contraste entre (35) ci-dessus et (44) en danois :

(44) \*De<sub>i</sub> betragter Larsen og Jørgen som farlige for hinanden;  
(Ils considèrent Larsen et Georges comme dangereux l'un pour l'autre)

Nous considérerons que l'élément *hi* est une anaphore directement engendrée dans une position non argumentale, conformément à l'analyse développée dans Pica (1984a) et que (44) est exclue par SSC.

La même analyse peut facilement être étendue au contraste entre (39) et (45) en français :

(45) \*Ils<sub>i</sub> souhaiteraient que les gens disent (SUBJ) toujours du bien les uns des autres<sub>i</sub>

##### 5. Contraintes de localité et conditions sur les chemins

Notre hypothèse générale revient à dire que la notion de SUJET développée dans Chomsky (1981), qui regroupe en un seul concept celui de sujet syntaxique et celui de temps, ne va pas dans la bonne direction. Notre approche, qui montre que la notion de catégorie gouvernante (cf. la préface de ce volume) doit être remplacée par celle de catégorie

9. Une autre façon de voir les choses reviendrait à dire que des éléments comme *self* qui ne peuvent jamais être la tête d'un syntagme nominal (cf. Pica (en préparation c)) portent le trait [+ANAPHORE].

On dirait alors qu'un syntagme nominal dont une partie est une ANAPHORE est une ANAPHORE mais, que le SN, dans son ensemble, ne porte pas le trait [+ANAPHORE]. Ceci revient à dire que seul le *self* de *himself* porte le trait [+ANAPHORE] bien que *himself* soit, dans son ensemble, une ANAPHORE. Ce point paraît pouvoir être relié au fait que les anaphores-T semblent de façon très générale être des SN et ne pas pouvoir être des parties de SN. L'analyse du réfléchi *sin* (son/sa propre) qui se comporte comme une anaphore-T pose, de ce point de vue, des problèmes particuliers qui sont abordés dans Pica (en préparation c).

de liage comme l'envisage Chomsky lui-même (cf. Chomsky (1981) page 220), rappelle en fait certaines formulations antérieures du modèle chomskyen où SSC et TSC étaient considérées comme deux contraintes indépendantes l'une de l'autre.

Notre analyse se distingue cependant des travaux antérieurs de façon fondamentale en ce que SSC et TSC s'appliquent dans notre cadre à deux types d'éléments distincts, les anaphores-S et les anaphores-T, éléments qui peuvent être caractérisés dans les termes de la notion de position c-argumentale.

Nous pouvons, de fait, résumer la théorie du liage esquissée dans les précédentes sections, de la façon suivante :

- (I) Une anaphore  $\beta$  doit être liée dans sa catégorie de liage  $\alpha$  où  $\alpha$  est une catégorie de liage pour  $\beta$  si,
- $\alpha$  est la catégorie minimale contenant  $\beta$  et un sujet accessible à  $\beta$ , et  $\beta$  est dans une position qui n'est pas c-argumentale
  - $\alpha$  est la catégorie minimale contenant  $\beta$  et l'élément INFL accessible à  $\beta$  et  $\beta$  est dans une position c-argumentale<sup>10</sup>.

L'axiome (a) de (I) nous permet en particulier de rendre compte du comportement du clitique *se*, en français, tel qu'il est illustré en (46) et (47) :

(46) \*On<sub>se</sub> <sub>i</sub> souhaiterait toujours que les gens regardent e<sub>i</sub>

(47) \*On<sub>i</sub> <sub>i</sub> souhaiterait toujours que les gens se<sub>i</sub> regardent

Nous dirons que le clitique *se*<sup>11</sup> absorbe le rôle thématique de la catégorie vide, conformément à l'analyse développée, parmi d'autres, dans Pica (1984a). La catégorie vide n'est donc plus dans une position c-argumentale en (46). La relation de cette catégorie vide avec son antécédent *se* est donc soumise à l'axiome (a) de (I), et, est bloqué par le sujet spécifié, *les gens*, comme l'illustre l'agrammaticalité de (46).

10. La théorie du liage développée dans le texte, ne dit rien de l'agrammaticalité de phrases telles que (i) et (ii), par exemple :

(i) \*On<sub>i</sub> <sub>i</sub> souhaite toujours que soi<sub>i</sub> puisse (SUBJ.) gagner

(ii) \*John didn't know that himself had done it  
(Jean ne savait pas que lui-même l'avait fait)

Ce type de phrase nous a amené à proposer une conception du Principe des Catégories vides (PCV) telle que celui-ci, qui ne fait pas partie de la théorie du liage au sens strict, s'applique à certaines ANAPHORES, et soit à même d'exclure (i) et (ii) ci-dessus (cf. sur ce sujet Pica (1984c) et, Pica (en préparation a) où ce point est développé dans le détail).

11. Le fait que *se*, qui porte le rôle thématique qu'il a « absorbé », soit une anaphore, ne semble pas découler des principes généraux de la grammaire. Nous dirons plutôt que *se* est associé au trait [+ANAPHORE] dans le lexique.

C'est de même, l'axiome (a) de (I) qui, selon nous, bloque (47) où la relation du clitique *se* (qui n'est pas dans une position c-argumentale) avec son antécédent *On*, est bloquée par le sujet spécifié, *les gens*.

Notre théorie revient à dire que les ANAPHORES qui se trouvent dans des positions c-argumentales sont soumises à une contrainte de localité plus faible que les autres ANAPHORES (cf. sur ce point Pica (1984c)). Notre approche n'exclut cependant pas que le caractère c-argumental d'une position dans laquelle se trouve une ANAPHORE puisse être modifié; qu'une anaphore-T puisse être « anaphorisée », c'est-à-dire ici, transformée en une anaphore-S, grâce à un processus morphologique ou syntaxique proche de ceux qui ont été étudiés au § 2 ci-dessus.

Ce phénomène semble de fait exister en kannada comme l'illustre le contraste entre (48) et (49) noté par Amritavalli (Op. cit.) qui en donne une analyse sensiblement différente :

- (48) Mohan-ige tann<sub>i</sub>-a-meele nambike illa anta ]Gopal<sub>i</sub>; heelidanu  
(Mohan-dat. soi-gen.-en confiance n'est pas que [Gopal a dit])  
(Gopal a dit que Mohan n'a pas confiance en soi)  
(Gopal a dit que Mohan n'a pas confiance en lui)
- (49) Mohan-ige<sub>i</sub>-tann-a-meele tana<sub>i</sub>-ga nambike illa anta ]Gopal  
heelidanu  
(Mohan-dat. soi-gen.-en soi-dat. confiance n'est pas que [Gopal  
a dit])  
(Gopal a dit que Mohan n'a pas confiance en soi soi)  
(Gopal a dit que Mohan n'a pas confiance en lui-même)

*Taan* qui est, en nos termes, une anaphore-T ne peut renvoyer à un antécédent dans le discours en (48) et doit obligatoirement entrer en relation de coréférence avec le sujet de la phrase matrice; *Gopal*. Le fait que *taan* ne puisse pas renvoyer au sujet le plus proche (*Mohan*) en (48) indique que certaines anaphores *doivent*, dans certains cas, être liées à longue distance. Ce phénomène rappelle le comportement du réfléchi *sig* dans les langues scandinaves, qui, pour certains locuteurs obéit à une règle proche de la règle de référence disjointe (cf. pour une analyse de ce phénomène, Pica (1984a) page 189 et, Pica (à paraître a et c)).

Ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, c'est que l'anaphore *taan* doit obligatoirement être liée au sujet le plus proche (*Mohan*) en (49) où elle se comporte comme une anaphore-S.

Nous suggérerons que la deuxième occurrence de l'anaphore *taan*, qui est en quelque sorte redoublée en (49), est

directement engendrée dans une position non-argumentale et ne porte pas de rôle thématique, tout comme le pronom distinctif (qui est soumis à SSC) ne porte pas de rôle thématique en (9) en français.

La deuxième occurrence de l'ANAPHORE *taan*, qui s'accorde par ailleurs en cas avec le sujet de la phrase enchâssée *Mohan*, est donc soumise à l'axiome (a) de (I), conformément à l'analyse développée plus haut. La deuxième et la première occurrence de *tann* semble en fait constituer une sorte d'anaphore complexe qui rappelle l'« anaphorisation » de *soi* en français qui est soumis au sujet spécifié lorsqu'on lui adjoint l'élément *même* (qui est directement engendré dans une position non argumentale). Ce dernier phénomène est illustré en (50) qui contraste avec (39) ci-dessus :

- (50)? \*On<sub>i</sub> souhaiterait toujours que les gens disent (SUBJ<sub>i</sub>) du bien de soi-même<sub>i</sub>

L'« anaphorisation » de *taan* rappelle par ailleurs le comportement du réfléchi *sig* dans les langues scandinaves, qui est soumis à SSC, ou plutôt en nos termes, à l'axiome (a) de (I), dans des constructions où *sig* n'est pas vraiment un argument du verbe.

Ce phénomène peut, par exemple, être illustré dans (51), (qui contraste avec (36)), où le verbe de la phrase enchâssée est un réfléchi intrinsèque (qui rappelle le cas de *s'évanouir* en français), et où nous dirons que *sig* ne peut renvoyer au sujet de la phrase matrice car il ne porte pas de rôle thématique (cf. Pica (1984a) et Hellan (1983)).

- (51) \*Jørgen<sub>i</sub> bad Gertrude<sub>j</sub> PRO<sub>j</sub> vaske sig<sub>i</sub>  
(Georges a demandé à Gertrude de laver soi)

Tous les phénomènes d'« anaphorisation » peuvent en fait être ramenés à un même mécanisme : la modification du caractère *c-argumental* de la position dans laquelle se trouve une anaphore.

On voit que la théorie ébauchée ici permet d'incorporer dans la grammaire noyau une série de phénomènes qui semblaient devoir être considérés comme « marqués » par rapport à un système particulièrement bien étudié, celui de l'anglais. Celui-ci apparaît singulièrement pauvre à nos yeux en regard de la complexité que l'on peut observer dans d'autres langues.

Nous voudrions conclure ici en suggérant que la théorie

développée dans cet article, et telle qu'elle est résumée en (I), est fortement corroborée par l'analyse développée dans Pica (en préparation a et c) selon laquelle les contraintes de localité définies en (I) interagissent avec deux contraintes structurales distinctes, apparentées à la notion de *c-commande*.

Ces deux contraintes constituent, à l'intérieur de notre cadre, une sous-partie indépendante de la théorie du liage, articulée autour de la formulation du trait [+ ANAPHORE].

Ce dernier point est lié à la constatation suivante: on considère généralement (cf. par exemple Chomsky (1977)) que la notion de *c-commande* est en quelque sorte incluse dans la notion de liage et qu'une anaphore  $\beta$  (au sens traditionnel de ce terme) ne peut renvoyer à un antécédent  $\alpha$  que si cet antécédent *c-commande*  $\beta$  (cf. la préface de ce volume). On sait cependant que certaines anaphores sont soumises à une contrainte plus stricte que celle que définit la notion de *c-commande* et semblent ne pouvoir renvoyer qu'à un antécédent sujet.

Face à cette constatation, deux attitudes au moins ont été adoptées, qui consistent à dire a) qu'une anaphore est en fait toujours liée à un sujet (ou à un élément qui se trouve dans une position structurale équivalente à celle d'un sujet) mais, que cette situation ne peut apparaître que si l'on dispose d'une analyse linguistique adéquate, b) que les anaphores ne doivent être liées par un sujet que lorsqu'elles sont liées à longue distance (à travers une frontière S).

Le fait que le réfléchi *se* (qui ne peut jamais être lié à longue distance) doit toujours renvoyer à un antécédent sujet en français, montre que cette dernière hypothèse (qui est, par exemple, développée dans Giorgi (op. cit.)) est insuffisante<sup>12</sup>.

L'hypothèse (a) est implicite dans le raisonnement de Kayne (1982), selon lequel toutes les structures linguistiques qui mettent en jeu la notion de gouvernement sont *binaires*, lequel revient à dire que la notion de *c-commande* découle de la notion de *chemin non ambigu*.

L'hypothèse (a), telle qu'elle est formulée dans Kayne, est infirmée par le contraste entre (52) et (53) en danois

12. Ce point peut par exemple être illustré par (i) ci-dessous où le clitique *se* ne peut renvoyer au syntagme nominal *un genre* qui le *c-commande* si l'on admet l'hypothèse selon laquelle *se* est rattaché au nœud V.

(i) \* Il *se*<sub>i</sub> donne un genre<sub>j</sub>

puisque'il faut admettre que la séquence *Jørgen med sine nødrationer* (Georges avec ses propres rations de secours) ne constitue pas une petite proposition:

(52) \*Jeg forsyner Jørgen<sub>i</sub> med sine<sub>i</sub> nødrationer  
(J'approvisionne Georges de ses rations de secours)

(53) Jeg forsyner dem<sub>i</sub> med hinandens<sub>i</sub> nødrationer  
(J'approvisionne eux de l'un l'autre-gen rations de secours)

Que cette séquence, dont le syntagme prépositionnel est sous-catégorisé par le verbe, ne constitue pas une petite proposition, est indiqué par la grammaticalité de (54):

(54) Jørgens<sub>i</sub> forsyning e<sub>j</sub> med sine<sub>i</sub> nødrationer var utilstrækkelig  
(Georges-gen. approvisionnement de ses rations de secours était insuffisant)

La catégorie vide laissée par le déplacement du syntagme nominal en position sujet est gouvernée par le nom *forsyning* en (54). On sait (cf. Kayne (op. cit.) et Pica (1984a)) exemples (50)-(57) que cela ne serait pas possible si la séquence *e<sub>j</sub> med sine nødrationer* pouvait être analysée en termes de petite proposition.

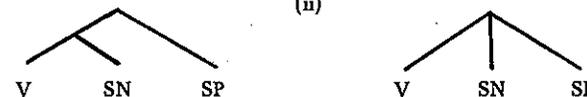
Cette analyse est aussi étayée par la grammaticalité de (55) qui montre que le nom *Jørgen* ne joue pas le rôle d'un sujet vis-à-vis de SSC, puisque l'anaphore *hinanden* peut y renvoyer au pronom *De*<sup>13</sup>.

(55) De<sub>i</sub> forsyner Jørgen med hinandens<sub>i</sub> nødrationer  
(ils fournissent Georges de l'un l'autre-gen rations de secours)

Le contraste entre (52) et (53) montre donc clairement que les conditions structurales de liage ne sont pas les mêmes pour toutes les anaphores.

Adoptant néanmoins l'hypothèse générale de Kayne (op. cit.) selon laquelle la relation qui lie une anaphore à son antécédent peut être définie en termes de chemins, nous dirons que les contraintes de localité définies en (I) se combinent aux contraintes structurales suivantes sur les chemins:

13. (52) et (53) ne peuvent donc être analysées que comme en (i) ou en (ii):



Seule la structure (ii), où le SN *c-commande* le SP, est compatible avec l'analyse développée dans le texte. Si cette analyse est exacte, la contrainte définie en termes de chemin non ambigu ne peut s'appliquer au niveau de la théorie du gouvernement contrairement à ce que soutient Kayne (Op. cit.).

(II) Une ANAPHORE  $\beta$  doit être liée par son antécédent  $\alpha$  :

- où a)  $\beta$  est directement associée au trait [+ ANAPHORE] dans le lexique et le chemin entre  $\beta$  et  $\alpha$  est défini en termes de chemin non ambigu.  
 b)  $\beta$  n'est pas directement associée au trait [+ ANAPHORE] dans le lexique et le chemin entre  $\beta$  et  $\alpha$  est défini en termes de c-commande.

La théorie formulée en (II) revient à dire que la contrainte des chemins non ambigus s'applique au niveau de la théorie du liage mais qu'elle ne remplace pas celle de c-commande.

Nous dirons que le possessif réfléchi *sin* qui est une anaphore-T (cf. sur ce point Pica (1984 a et b)) est engendré dans une position c-argumentale, et doit être directement associée au trait [+ ANAPHORE] dans le lexique, de façon à pouvoir être identifié comme ANAPHORE. *Sin* ne peut renvoyer à *Jørgen* en (52), conformément à l'axiome (a) de (II), car le chemin qui lierait l'anaphore à son antécédent violerait la contrainte des chemins non ambigus. Le même chemin ne viole cependant pas la contrainte de c-commande. Ce dernier point est illustré par la grammaticalité de (53), qui contraste minimalement avec (52), où l'anaphore *hinanden*, qui n'est pas directement associée au trait [+ ANAPHORE] dans le lexique (cf. notre analyse de (44) ci-dessus), est soumise à l'axiome (b) de (II) et est donc liée par le pronom *dem* qui la c-commande.

L'hypothèse selon laquelle (52) est exclu par l'axiome (a) de (II), et non pas par un principe qui ferait directement référence à la notion de sujet, est étayée par le contraste entre (52) et (56) :

- (56) ? Hvem<sub>i</sub> [forsyner du e<sub>i</sub> med sine<sub>i</sub> nødrationer ?  
 (Qui [approvisionnes-tu de ses propres rations de secours ?)

L'anaphore-T *sin*, dont on se souviendra qu'elle n'est pas soumise à SSC, conformément à l'axiome (b) de (I), ne peut être directement coindexée à la catégorie vide en (56) et ce, pour les mêmes raisons qui font que *sin* ne peut renvoyer à *Jørgen* dans (52). *Sin* est donc directement coindexée au mot interrogatif dans *Comp*, *hvem*, et le chemin qui lie *sin* à *hvem* est un chemin non ambigu<sup>14</sup>. Le mot interrogatif étant par ailleurs lui-même coindexé avec la catégorie vide,

14. La grammaticalité de (56) indique par ailleurs qu'un mot *Qu* peut servir d'antécédent à l'anaphore au niveau de la structure-S auquel s'applique la théo-

ce n'est qu'indirectement que *sin* porte le même indice que la catégorie vide.

Ceci revient à dire que le chemin qui lie *sin* à son antécédent en (56) est structurellement équivalent à celui qui lie l'anaphore *sin* au pronom *han* dans (57) :

- (57) Han<sub>i</sub> forsyner Jørgen med sine<sub>i</sub> nødrationer  
 (Il approvisionne Georges de ses rations de secours)

On notera enfin que le parallélisme entre (57) et (55) montre que, comme le prédit la théorie telle qu'elle est formulée en (II), les ANAPHORES soumises à l'axiome (a) de (II) et celles soumises à l'axiome (b) de (II) ne sont pas en distribution complémentaire quand les effets des contraintes définies en termes de chemins non ambigus et de celles définies en termes de c-commande sont identiques.

Nous reviendrons ailleurs sur les implications et la forme d'une théorie dont on commence à apercevoir l'articulation et qui nous paraît à même de rendre compte d'un certain nombre de faits empiriques dont la complexité ne nous semble pas avoir été suffisamment prise en compte auparavant.

C.N.R.S.

ric du liage. Ceci suggère que le mot interrogatif se comporte comme une sorte de pronom au niveau où la théorie du liage s'applique avant d'être interprété comme un quantificateur au niveau de la forme logique.

La grammaticalité de (57) suggère d'autre part que l'élément FLEXION n'est pas rattaché au nœud S contrairement à ce que soutient Chomsky (1981) mais est plutôt adjoint au nœud SV comme le suggère Kayne (op. cit.). Nous reviendrons sur ce point qui montre que la théorie formulée en (II) peut nous permettre, si elle est exacte, de mieux appréhender les structures syntaxiques possibles.